

ORIGINES ET FONDATION
DU PLUS ANCIEN ÉVÊCHÉ
DU NOUVEAU MONDE.



EXTRAIT DES
Mémoires de la Société d'Histoire, d'Archéologie et de
Littérature de l'arrondissement de Beaune.

1878.

ORIGINES ET FONDATION
DU
PLUS ANCIEN ÉVÊCHÉ
DU NOUVEAU MONDE

LE DIOCÈSE DE GARDHS EN GROENLAND,

986-1126.

PAR

E. BEAUVOIS,

Chevalier des ordres du Dannebrog et de Saint-Olaf; Membre des Sociétés :
des Antiquaires du Nord (Copenhague),
Des Antiquités Suédoises (Stockolm), d'Histoire et d'Archéologie de l'arrondissement
de Beaune;
Membre libre de la Société américaine de France; Correspondant de la Commission
des Antiquités du département de la Côte-d'Or,
et des Sociétés : de Littérature finnoise (Helsingfors), d'Histoire et d'Archéologie
de Chalon-sur-Saône,
des Antiquaires de France, des Sciences historiques et naturelles de Semur,
et de la Société philomathique Vosgienne (Saint-Dié).

PARIS

E. DUFOSSÉ, 21, QUAI MALAQUAIS.

1878.
BIBLIOTHEQUE
MUSEE
SAINTE-GENEVIEVE

ORIGINES ET FONDATION
DU PLUS ANCIEN ÉVÊCHÉ
DU NOUVEAU MONDE,
LE DIOCÈSE DE GARDHS EN GROENLAND,
986-1126

Dans de précédents mémoires , nous avons démontré que le Christianisme était établi dans une partie du nouveau monde, la Grande Irlande, avant l'an 1000 (1); qu'il s'y était perpétué au moins jusqu'au XIV^e siècle, et qu'il en restait encore des traces à l'arrivée des premiers navigateurs et missionnaires français au XVI^e siècle (2). La prédication de l'Évangile, au XI^e siècle, dans les établissements scandinaves du Grœnland n'a pas besoin d'être prouvée, étant attestée par les témoignages historiques les plus précis ; elle

(1) *La découverte du nouveau monde par les Irlandais et les premières traces du Christianisme en Amérique avant l'an 1000*, dans le *Compte rendu du Congrès international des Américanistes*, 1^{re} session, Nancy, 1875, p. 41-93 ; aussi à part, Nancy, 1875. In-8°.

(2) *Les derniers vestiges du Christianisme prêché du X^e au XIV^e siècle dans le Markland et la Grande Irlande ; les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie* (Domination canadienne), dans les *Annales de philosophie chrétienne*. Avril 1877, p. 284-310 ; aussi à part, Paris, 1870, in-8° ; — *Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland* (Domination canadienne), au XIV^e siècle, et les vestiges qui en subsistèrent jusqu'aux XVI^e et XVII^e siècles, dans le *Compte rendu du Congrès international des Américanistes*, 2^e session, Luxembourg, 1877, p. 177-227 ; aussi à part, Nancy, 1878, in-8°.

est connue de tous ceux qui s'intéressent aux questions américaines ; mais ce qui l'est beaucoup moins, en dehors des pays scandinaves, c'est l'histoire des tentatives répétées qui furent faites pendant un siècle pour la fondation d'un évêché dans le Grœnland. Il fallut s'y prendre à trois ou quatre fois pour établir la hiérarchie ecclésiastique dans ce pays. C'est seulement à partir de l'évêque Arnald que le diocèse de Gardhs fut définitivement constitué et que ce siège épiscopal fut occupé, pendant près de trois siècles, de 1126 à 1400 environ, presque sans interruption, sauf pour les interim, car il devait nécessairement s'en produire dans une contrée si éloignée de sa métropole ; par suite de la rareté et de la difficulté des communications, il se passait quelquefois plusieurs années sans que l'archevêque de Nidharðs (Throndhjem) fût informé de la mort de son suffragant de Gardhs, et plusieurs autres avant que le nouveau titulaire sacré par lui pût gagner son diocèse.

L'histoire ecclésiastique du Grœnland n'a jamais été traitée à part ; elle est si aride et si mal éclairée qu'elle ne mériterait pas de faire l'objet d'une étude spéciale, si elle ne se rattachait à la question si intéressante des origines du Christianisme dans le nouveau monde. En nous montrant comment s'est formé le plus ancien diocèse de l'Amérique, comment le Catholicisme s'y est propagé, dans quelles circonstances il s'y est maintenu, enfin comment il a disparu, elle nous aide à comprendre ce qui s'est passé dans des pays encore moins connus, le Vinland, le Markland et la Grande Irlande. La présente monographie n'embrasse que la première partie de cette histoire ; les faits qui la remplissent sont tirés de sources assez nombreuses, mais qui presque toutes ont été éditées avec variantes, traduites et commentées en danois avec une science profonde par Finn Magnusen et Rafn, dans les *Monuments historiques du Grœnland* (1),

(1) *Grœnlands historiske Mindesmærker, udgivne af det Kongelige nordiske Oldskrift-Selskab*. Copenhague, 3 forts vol. in-8°. T. I et II, 1838 ; III, 1845, avec 10 planches et 2 cartes.

Citons aussi, pour n'avoir pas à en reproduire le titre in-extenso : *Antiqui-*

ample collection qui fait le plus grand honneur à l'érudition dano-islandaise et à l'active Société des Antiquaires du Nord. Malgré le mérite de ces travaux préliminaires, sans lesquels il eût été impossible d'écrire sur ce sujet, nous avons eu souvent à examiner des textes et à discuter des dates pour éclaircir des points obscurs. Ces dissertations qui interrompent le récit, ces digressions peu récréatives, quoique si nécessaires, sont heureusement entremêlées d'épisodes qui reposeront le lecteur comme ils ont délassé l'auteur. Certaines de nos sources, les Sagas, sont intermittentes et trop peu abondantes, mais quand elles coulent, elles vivifient le terrain qu'elles arrosent, elles y répandent la fraîcheur et elles en font une véritable oasis, que l'on regrette de traverser si rapidement pour regagner l'aride et trop souvent stérile domaine de l'érudition.

Les plus anciens vestiges du Christianisme dans le Grœnland ne remontent pas précisément aussi haut que la découverte de ce pays, en 983, mais au moins jusqu'à la première année de sa colonisation. En effet, l'islandais Herjûlf Bårdharson, qui partit avec Eirik Raudhé, en 986 (1), pour coloniser le pays exploré par celui-ci, avait sur son navire un insulaire des Sudhreys (îles du Sud ou Hébrides) qui était chétien. Bien que ce dernier fût originaire d'un pays où l'érse était l'idiome dominant, il était assez versé dans la langue norroine ou scandinave du moyen âge pour composer

lates Americanæ, edidit Societas regia Antiquariorum septentrionalium studio et operâ CAROLI CHRISTIANI RAFFN. Copenhague, 1845, in-fol. avec 9 tableaux généalog., 7 fac-similés de manuscrits, 6 planches gravées et 4 cartes.

(1) L'historien norvégien P. A. Munch place en 999 le voyage de Herjûlf (*Det norske Folks Historie*. 1^{re} Divis. Part. I, T. II. Christiania, 1853, in-8°, p. 461). La seule raison pour laquelle il s'écarte en ce point des auteurs des *Monuments historiques du Grœnland* et des *Antiquitates americanæ*, c'est que si Herjûlf était parti en même temps que Eirik Raudhé, comme l'affirment le *Landnámabók* et l'*Episode d'Eirik Raudhé* (*Grœnlands hist. Mindesm.* T. I, p. 180-208 ; — *Antiq. Amer.* p. 15, 188), et que Bjarné son fils eût vu le Vinland dès la même année, il est probable que Leif, fils d'Eirik, n'eût pas laissé passer quatorze ans et attendu l'année 999 pour explorer le pays. Mais une probabilité si vague ne peut contrebalancer les assertions positives des documents les plus dignes de foi.

des vers dans cet idiome. Ce n'est pas étonnant : des Norvégiens, forcés de s'expatrier après la bataille de Hafrsfjærdh (872), s'étaient établis dans ces îles, qui étaient devenues tributaires de la couronne de Norvège vers 980. Peut-être le compagnon chrétien de Herjúlfr descendait-il de ces émigrés. Quoiqu'il en soit, les navigateurs coururent de grands dangers en mer et l'insulaire des Hébrides composa à cette occasion un poème norrois intitulé *Haferdthingar* (ras de marée) (1), dont le commencement nous a été conservé par le *Landnámabók* ou Livre de la prise de possession de l'Islande (2), et le refrain par le même ouvrage (3), ainsi que par l'*Episode d'Eirík Raudhé* (4). Ce refrain mérite d'être traduit, parce qu'il est de nature à éclairer notre sujet : « Je prie celui qui soumet les moines à de salutaires épreuves de favoriser mon voyage (5) ; que le maître de la voûte céleste me tende une main secourable. » On voit par ces allusions que le poète était religieux, et comme il venait d'un pays qui avait envoyé tant de missionnaires dans les pays nord-atlantiques, dans les Shetlands, les Orcades, les Færøys, l'Islande, et probablement aussi dans la Grande Irlande, comme nous avons essayé de le démontrer (6), on peut conjecturer qu'il allait prêcher l'Evangile dans les pays nouvellement découverts. Nombre de faits nous autorisent à penser que ces missionnaires partis des pays scoto-irlandais étaient des cénobites de l'ordre de Saint-Columba, appelés *Keledes* ou *Culdees* par les Celtes et les Anglais et *Papas*

(1) Sur ce phénomène dans les mers du Grønland, voy. un savant mémoire de M. I. J. S. Steenstrup, intitulé : *Ce que sont les Haferdthingar du Konungs-Skuggsjå ou Miroir royal*, dans *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed*, 1871. p. 119-170.

(2) Part. V, ch. 14, p. 320 de *Islendinga Sögur udgivne efter gamle Haandskrifter af det K. nordiske Oldskrift-Selskab*. T. I. Copenhague, 1843, in 8°.

(3) *Ibid.* Part. II, ch. 14, p. 406. — Cfr. *Grønlands hist. Mindeesm.* I, 180 ; *Ant. Amer.* 19 n.

(4) Dans *Flateyjarbók, en Samling af norske Konge-Sagaer*, édité par MM. Gudbrand Vigfússon et C. R. Unger. Christiania, 1860-68, 3 vol. in-8° T. I, p. 430-1 ; — Cfr. *Grønland. hist. Mind.* I. 208 ; *Ant. Amer.* 18-19.

(5) « Minar biðhr ek múnka reyni meinalausan fara beina. »

(6) *La découverte du nouveau monde par les Irlandais*, p. 23-42.

par les Scandinaves. Un des premiers colons de l'Islande, Óerlyg l'ancien, qui avait été élevé dans les Hébrides, bâtit à Esjuberg, à peu de distance au nord-est de Reykjavik, la plus ancienne église de l'Islande et il la dédia à Saint-Columba, que ses nombreux descendants continuèrent à révéler, bien qu'ils n'aient pu être baptisés dans une île où il n'y avait pas encore de prêtres et où le paganisme domina encore un siècle (1). Le même saint avait en Islande une autre église bâtie en mémoire de Asolf Aslik, un des douze chrétiens Irlandais qui avaient été s'établir près des Eyjafjalls dans le Rångarthing, et qui ne voulaient avoir aucun rapport avec les payens des environs (2). Le nombre de ces cénobites, joint au culte qu'ils rendaient à Saint-Columba, a donné lieu de croire qu'ils étaient aussi de la congrégation des Culdees, dont les membres s'associaient d'ordinaire douze par douze (3). Le souvenir des Papas se rattache à plusieurs autres localités de l'Islande, ainsi que de tous les groupes d'îles nordatlantiques (4); il n'est donc pas douteux qu'ils n'aient été les premiers à y professer la religion chrétienne et nous venons de voir qu'il en a été probablement de même pour le Grœnland.

Si certaines bulles papales pouvaient être considérées comme authentiques, elles prouveraient qu'il y avait déjà des chrétiens dans ce dernier pays au moins six à sept générations avant les voyages d'Eirik Raudhé: dans un exemplaire de l'une d'elles par laquelle le Pape Grégoire IV confirme l'apôtre du Nord, Ansgarius ou Saint-Anschaire, comme archevêque de Hambourg, il est dit: « Nous choisissons notre fils sus-nommé Ansgarius et ses successeurs, pour

(1) *Landnámabók*. Part. I, ch. 12, p. 42-44; — *Kjalnesinga saga*, ch. 1-2, dans *Islendinga sǫgur*, II, 1847, p. 397-9.

(2) *Landnámabók*, part. I, ch. 15, p. 50-51.

(3) A. D. Jørgensen, *Den nordiske Kirkes Grundlæggelse og første Udvikling*. Copenhague, 1874-76, in-8°, p. 212-3; — P. E. Chr. Kaalund, *Bidrag til en historisk-topographisk Beskrivelse af Island*, T. I. Copenhague, 1877, in-8, p. 270-1.

(4) E. Beauvois, *La découverte du nouveau monde par les Irlandais*, p. 31-32; — *Ant. Amer*, p. 202-6.

légats chez toutes les nations des Danois, des Suédois, des Norvégiens, des Færeyes, du Grœnland, du Helsingaland, de l'Islande, des Lapons, des Slaves, ainsi que de tous les pays septentrionaux et orientaux de quelque nom qu'ils soient appelés (1). » De même, dans la plupart des exemplaires du décret par lequel l'empereur Louis le Pieux érigea l'archevêché de Hambourg (15 mai 834), on lit : « Nous notifions aux fils de la Sainte-Eglise, présents ou futurs, que de nos jours, par la grâce de Dieu et à la faveur des prédications et des conquêtes de l'Évangile, une large porte s'est ouverte dans les pays septentrionaux, savoir : chez les peuples Danois, Suédois, Norvégiens, dans les Færeyes, le Grœnland, l'Islande et chez les Lapons (2). » Des passages de même teneur ou peu différents se trouvent dans les bulles de Nicolas I (858 ou 864) (3), de Jean X (920) (4), mais, comme ils

(1) Le prétendu original conservé aux archives de Hannover porte : « *Ipsumque filium nostrum, jam dictum Ansgarium et successores ejus, legatos in omnibus circumquaque gentibus Danorum, Sueonum, Norvehorum, Farrie, Gronlandan, Halsingolandan, Islandan, Scridevindun, Slavorum, nec non omnium septentrionalium et orientalium nationum, quocunque modo nominatarum, delegamus.* » Les passages soulignés sont ceux qui diffèrent du texte publié, d'après un ancien livre sur parchemin de l'église de Hambourg, par Philippe César, dans *Triapostolatus septemtrionis. Vitæ et Gesta S. Villehadi, S. Ansgarii, S. Remberti*, etc Cologne, 1642. Ce dernier texte considéré comme plus pur porte seulement : « *jam dictum Ausgarium, legatum in omnibus circumquaque gentibus Sueonum sive Danorum nec non etiam Slavorum.* » (*Grœnl. hist. Mindesm.* T. III, p. 89 ; — *Traité de la Suède* édités par O. S. Rydberg, T. I. Stockholm, 1877, gr. in 8°, p. 6, 7.)

(2) Le texte édité par Ph. César porte : « *Ileirco Sanctæ Dei Ecclesiæ filiis, præsentibus et scilicet futuris, certum esse volumus, qualiter divina ordinante gracia, nostris in diebus, aquilonalibus in partibus, in gente videlicet Danorum sive Sueonum magnum cælestis gratia prædicationis sive acquisitionis patefecit ostium.* » Variantes et interpolations : 1° D'après le *Codex Udalrici Babenbergensis* : « *aquilonalibus in partibus, in gentibus videlicet Danorum, Grœnlandon, Islandon et omnium septentrionalium nationum ;* » — 2° D'après le *Codex Vicelini* : « *Sueonum, Norweorum, Farne, Gronlandan, Islondon, Scridevindan ;* » — 3° D'après le *Codex de Lindenberg* : « *Nortwegorum, Farrie, Gronlandon, Halsingolandon, Islandon, Scridevindon, et omnium septentrionalium et orientalium nationum.* » (*Grœnl. hist. Mind.* III, 67-68 ; — *Traité de la Suède* de Rydberg, I, 12, 15.)

(3) *Grœnl. hist. Mind.*, III, 70 ; — *Traité de la Suède*, I, 23, 26.

(4) *Grœnl. hist. Mind.*, III, 74, 73 ; — *Traité de la Suède*, I, 32.

ne figurent pas dans d'autres textes des mêmes documents, ou dans d'autres bulles qui copient ou qui visent celles qui renferment les passages suspects, cette omission donne déjà à penser que ceux-ci sont apocryphes, et ce soupçon devient une certitude, au moins quant au Grœnland, lorsque l'on réfléchit que ce pays n'était pas encore découvert. On pourrait objecter que, antérieurement à l'arrivée des Scandinaves (1), il y avait eu des Chrétiens, comme dans tous les autres pays nordatlantiques. C'est possible, mais les passages cités plus haut ne le prouvent aucunement, car ils nomment le Grœnland d'un nom purement scandinave, qui lui fut donné par Eirik Raudhé : l'*Islendingabók*, le *Landnámabók*, l'*Episode d'Eirik Raudhé* et la *Saga de Thorfinn Karlsefni* s'accordent sur ce point (2). C'est par les Scandinaves d'abord, et même assez tardivement (3), que la curie romaine a connu le Grœnland; aussi le plaça-t-elle sous la juridiction de l'archevêque de Hambourg, qui était métropolitain du Nord; si elle l'avait connu par les Papas, elle l'aurait probablement annexé, soit à l'évêché des Hébrides, soit à quelque siège d'Ecosse ou d'Irlande.

En résumé, nous ne connaissons pas de chrétien qui soit allé au Grœnland avant le moine des Hébrides, en 986, et aucun document ne dit expressément que l'Evangile y ait été prêché avant l'an 1000; l'*Episode d'Eirik* affirme au contraire que la population y était payenne, lors de l'arrivée

(1) *Antiq. Amer.*, p. 13 n.

(2) *Grœnl. hist. Mindesm.* I, 168, 178, 204, 362. cfr. 451 : — *Ant. Amer.* p. 14, 95, 207.

(3) Un des manuscrits de la *Description des contrées et des îles du Nord*, par Adam de Brème, celui de Hambourg, porte que le Christianisme était prêché depuis peu dans le Grœnland (Ad eos etiam sermo est nuper Christianitatem pervolasse, Ch. 37). Les autres manuscrits de cet ouvrage écrit vers 1075 disent la même chose en d'autres termes : « Noviter conversos ad Christum populos (Islanorum et Gronlandorum). » — Ils précisent même la date de ces prédications : « De quibus noster metropolitanus (Adalbertus) immensas Deo gratias retulit, quod suo tempore convertebantur, » (Ch. 37), et la placent au temps de l'archevêque Adalbert (1045-1072). — *Grœnlands hist. Mindesm.*, II, p. 402-4.

de Bjarné Herjúlfsso, en 986 (1). C'est Leif Eiriksson qui eut le mérite de substituer le Christianisme au paganisme dans le pays exploré par son père (2). Quatorze ans après les premiers essais de colonisation, Leif qui, comme la plupart des jeunes gens riches des pays [nordatlantiques] faisait le commerce avec l'Europe septentrionale, se rendit du Grœnland en Norvège; il arriva à Trondhjem, dans l'automne de 999, à peu près en même temps que le roi Olaf Tryggvason revint du Hålogaland. Ce prince qui avait été élevé à l'étranger et qui avait longtemps vécu parmi les chrétiens, avait reconnu la supériorité de leur religion sur l'Odhinisme et il s'efforçait de la propager nonseulement dans ses Etats, mais encore dans les pays tributaires de la Norvège et même dans les colonies autonomes. Il réussit assez bien pour qu'on le louât d'avoir christianisé cinq pays : « Il ne faut pourtant pas supposer, ajoute une de ses sagas (3), que les habitants en aient été entièrement soumis à la morale ou à la croyance chrétienne. Le temps était court et le peuple, endurci et opiniâtre dans la superstition, ne voulait pas abandonner la foi de ses ancêtres. Grande était la disette de pasteurs; encore ceux-ci se tenaient-ils sur la réserve, à cause de leur ignorance de la langue danoise et du peu de considération dont ils jouissaient. Voici les noms des pays où il fit prêcher l'Evangile : la Norvège, les Shetlands, les Orcades, les Fœreys, l'Islande et Grœnland (4). Mais dans

(1) *Grœnl. hist. Mind.* I, 240 ; — *Ant. Amer.*, 20.

(2) *Episode d'Eirik Raudhé*, 2 ; — *Saga de Thorfinn Karlsefni*, 4 ; — *Saga d'Olaf Tryggvason*, par Odd Snorason, ch. 48. *Voy. Grœnlands hist. Mindesm.*, I, p. 206, 384 ; II, p. 234 ; — *Antiq. Amer.*, p. 15, 16, 116, 119, 193-4.

(3) Composée en latin par un moine de Thingeyré, Odd Snorason ; il n'en reste qu'une traduction norroise incomplète, éditée à Upsala, 1694, in-4°, et dans le T. X de *Scripta historica Islandorum*, traductions norroise, latine et danoise, les trois publiées par la Société des Antiquaires du Nord, Copenhague, in 8°.

(4) Il y a six noms, mais il est probable que les Orcades et les Shetlands, alors unies politiquement sous un même jarl ou duc tributaire de la couronne de Norvège, sont comptées pour un seul pays.

beaucoup d'endroits le Christianisme n'existait guère que de nom (1). »

Olaf ne manqua pas de prêcher le Christianisme à Leif, comme il le faisait toutes les fois que des payens le visitaient; il n'eut pas de peine à convertir le jeune Grønlandais qui se fit baptiser avec tout son équipage; il l'admit dans sa garde, le retint tout l'hiver à sa cour et, voyant en lui un homme distingué, il le traita fort amicalement. Au retour de la belle saison, il lui demanda s'il pensait retourner l'été au Grønland et sur sa réponse affirmative : « Je crois, lui dit-il, qu'il serait bon que tu t'y rendisses avec la mission d'y propager le Christianisme. » — « Vous n'avez qu'à commander, répliqua Leif, mais je crois qu'il sera difficile de réussir dans mon pays. » — « Je ne connais pas d'homme plus propre que toi à bien remplir cette mission, reprit le roi; tu t'en acquitteras avec succès. » — « Ce sera alors grâce à votre appui! (2) » Leif partit dans l'été de l'an 1000, avec un prêtre et quelques autres ecclésiastiques que le roi avait désignés pour l'accompagner. Dans ce voyage il explora le Vinland, partie septentrionale des Etats-Unis, où il y avait du blé (maïs) qui croissait spontanément, des vignes et des arbres assez gros pour faire des poutres de construction, faits remarquables pour les Islandais qui n'avaient rien d'analogue dans leur île. Il rencontra aussi des naufragés sur les débris de leur navire et il les sauva tous, en quoi il montra la plus grande magnanimité, comme en beaucoup d'autres choses. Lorsqu'il rentra, à la fin de l'été, à Brattahlidhe, la résidence de son père, ses compatriotes, qui lui firent le meilleur accueil, lui donnèrent le surnom d'heureux. Mais Eirik Raudhé, qui n'aimait pas les chrétiens, ne le félicita guère d'avoir amené l'*Hypocrite* (Skemadhr), comme il qualifiait le prêtre, et dit que ce fait compensait les mérites

(1) *Grønlands hist. Mindesm.*, II, p. 234-5.

(2) *Saga de Thorfinn Karlsefni*, 4, dans *Grønland. hist. Mindesm.*, I, 384-6, et *Antiq. Amer.*, 117-8.

qu'il y avait eu à sauver les naufragés (1). Aussi ajourna-t-il sa conversion; certaines sources disent même qu'il ne voulut jamais se laisser baptiser, ou, ce qui revient au même, qu'il mourut avant l'établissement du Christianisme. A la manière des anciens, il rendait un certain culte à un ours blanc (2), et il prêtait l'oreille aux suggestions d'un méchant homme et mauvais chrétien, nommé Thôrhall et surnommé le *pourvoyeur* (veidhimadhr), qu'il eut longtemps dans sa maison, en qualité de chasseur et pêcheur pendant l'été, et de régisseur pendant l'hiver (3).

Dès son arrivée, Leif travailla à la propagation de la foi; il communiqua aux Groenlandais le message d'Olaf Tryggvason et leur exposa l'excellence du Christianisme et les pompes de son culte. Si son père mit longtemps à se décider, sa mère Thjôðhilde fut en revanche bientôt convertie. Elle fit construire à quelque distance des maisons une église qui fut appelée de son nom; c'est là qu'elle et les autres chrétiens allaient faire leurs dévotions. Elle poussait si loin son zèle de néophyte que, par une piété mal entendue, elle se mit en contradiction formelle avec les préceptes de charité de l'*Apôtre des gentils* (4); à partir de son baptême, elle ne voulut plus avoir de rapport avec Eirik, resté payen, et celui-ci en fut fort affligé (5). C'est sans doute aussi par piété qu'elle changea son nom de *Thôrhilde* (guerrière de Thôr) en celui de Thjôðhilde (guerrière de la nation) (6). Son fils Thorvald, ayant fait une expédition dans le Vinland (1002), fut blessé dans un combat contre les indigènes (1004), et voulut être inhumé en chrétien. « Vous dresserez,

(1) *Sagas d'Olaf Tryggvason*, par Gunnlaug, moine de Thingeyré, ch. 231, et par Snorré Sturluson, ch. 104; dans *Grænlands hist. Mind.*, II, 224-6, 230-32.

(2) *Floamanna saga*, ch. 25, dans *Græn. hist. Mindesm.*, II, p. 428.

(3) *Saga de Thorfinn Karlsefni*, ch. 7, dans *Græn. hist. Mind.* I, 408, et *Antiq. Amer.* 137, 168-9.

(4) St-Paul, *1 ad Corinth.* c. VII, 13.

(5) *Saga de Thorfinn*, ch. 4, dans *Græn. hist. Mind.*, I, 388 et *Ant. Amer.*, 149.

(6) *Græn. hist. Mindesm.*, I, 183, 256-7, 471.

dit-il, deux croix sur mon tombeau, l'une à la tête, l'autre aux pieds, et vous appellerez toujours cet endroit *Krossanes* (Promontoire des croix) (1). »

Thorstein, autre frère de Leif et de Thorvald, voulant marcher sur leurs traces, partit aussi pour le Vinland (1005), mais il n'en put retrouver le chemin et il finit par débarquer dans le Lysufjærdh, golfe du Vestribygdh ou partie occidentale du Groenland. Pendant une épidémie qui faisait de grands ravages et qui avait déjà enlevé plusieurs de ses compagnons, il fit mettre leurs corps dans des cercueils pour les emmener dans l'Eiriksfiærdh, le domaine de sa famille. Il finit par succomber aussi (1006) et sa femme, Gudhridhe, lui donna une sépulture chrétienne, conformément à ses dernières volontés. Car il lui avait dit : « Ceux qui ont la foi seront sauvés ; c'est elle qui confère la grâce et le secours divin ; mais beaucoup de gens observent mal ses préceptes ; c'est un abus que d'inhumer les cadavres en terre non bénite, avec quelques chants funèbres, comme on l'a fait en Groenland, depuis l'établissement du Christianisme. Je veux que mon corps et ceux des hommes qui sont morts ici soient transportés à l'église. » Puis il pria sa femme de donner leurs biens, partie à l'église, partie aux pauvres. L'homme qui professait des sentiments si chrétiens, ou plutôt le narrateur qui les lui prêtait, n'avait pourtant pas abjuré toutes les superstitions du paganisme. Il croyait, comme les anciens, que les mânes de certains êtres malfaisants pouvaient revenir troubler les vivants. Aussi, comme le régisseur de la maison, Gardhar, homme peu aimé, qui était mort le premier, passait pour être l'auteur de toutes les apparitions de spectres qui avaient eu lieu pendant l'hiver, Thorstein ordonna de brûler le cadavre suspect. « Depuis l'introduction du Christianisme dans le Groenland, ajoute la Saga, il avait été d'usage de ne pas inhumer les corps en terre sainte, mais bien au lieu du décès, et de planter un pieu au-dessus de la poitrine ; et plus tard,

(1) 1^{er} Episode des Groenlandais, ch. 3, dans *Grœnl. hist. Mindesm*, 1, 230 et *Ant. Amer*, 46.

lorsqu'il passait des ecclésiastiques, d'arracher le pieu, de verser de l'eau bénite dans le trou et de chanter l'office des morts, même fort longtemps après l'inhumation. Les cadavres de Thorstein et de ses compagnons furent portés à l'église de l'Eiriksfiærðh et leurs funérailles furent célébrées par des prêtres. » (1)

Ainsi, c'est à la recommandation de Thorstein Eiríksson que les Grœulandais commencèrent à se conformer plus exactement aux rites funéraires du catholicisme. Ils en devinrent bientôt les scrupuleux observateurs. On le sait par plusieurs anecdotes dont l'une concerne un personnage presque contemporain des fils d'Eirik Raudhé. Il s'appelait Lika-Lodhin (Lodhin des cadavres), parcequ'il allait jusqu'aux déserts du Nord et aux golfes des régions glaciales pour chercher, dans les cavernes et les ravins, les cadavres des nombreux naufragés qui périsaient en ces affreuses contrées, et pour les transporter dans quelque cimetière consacré. Souvent il trouvait près d'eux le récit de leurs aventures et de leurs souffrances écrit en caractères runiques. Le roi S'-Olaf le chargea de ramener le corps de son page Finn Fegin, fils de sa sœur utérine Gunnhilde et de Ketil Kalf de Hringunes, qui avait péri avec une partie de ses compagnons à Finnsbûdhs ou Barraques de Finn, situées à l'est des glaciers du Grœnland. Les survivants avaient enterré les cadavres et élevé sur leur fosse une grande croix de pierre qui subsistait encore au temps d'Ivar Bårdharson, au milieu du XIV^e siècle, avec le souvenir de cet événement. Plus tard, le successeur de S'-Olaf, Harald Sigurdharson, partant pour sa malheureuse expédition en Angleterre (1066), donna une mission analogue à Lika-Lodhin, celle de recueillir les cadavres de ceux qui périraient dans le trajet (2).

Retournons à la famille d'Eirik Raudhé. Thorstein, ayant déjà un pied dans la fosse, avait engagé sa femme, la belle

(1) 1^{er} *Epis. des Grœnl.*, ch. 4 et *Saga de Thorfinn Karlsefni*, ch. 5, dans *Grœnl. hist. Mind.* I, 230-8, 392-400, et *Ant. Amer.*, 47-55, 123-130.

(2) *Grœnl. hist. Mindesm.* II, 239, 656, 658, 662, 666 ; III, 253, 847.

et intelligente Gudhridhe, à ne pas se remarier avec un Grœnlandais, mais bien avec un Islandais, ajoutant qu'elle jouirait d'une longue vie et aurait une nombreuse, puissante et brillante postérité (1). Sur le conseil de Leif Eiriksson, frère de son premier mari, elle épousa Thorfinn Karlsefni, riche armateur islandais, descendant du fameux Ragnar Lodhbrök et de plusieurs rois d'Irlande et d'Ecosse. Il était aussi chrétien et il le prouva mieux que par des paroles : par un acte très-méritoire dans les circonstances où il se trouvait. Pendant son séjour dans le Vinland (1007-1011), il vint à manquer de vivres et, ses compagnons et lui, ils firent des vœux pour que Dieu leur en envoyât. Sur ces entrefaites, l'un d'eux, Thôrhall le chasseur, ce mauvais conseiller d'Eirik, dont il a déjà été question, ayant disparu, ils le cherchèrent et le trouvèrent couché sur la pointe d'un rocher, regardant en l'air, ouvrant la bouche et les narines, et déclamant des vers. Ils lui demandèrent pourquoi il s'était retiré en cet endroit et il leur répondit que c'était son affaire. Peu après, lorsqu'ils furent de retour à leur campement, une baleine d'une espèce inconnue échoua sur la côte ; ils la dépecèrent, la firent cuire et en mangèrent, mais tous en furent malades. Thôrhall dit alors ; « La Barbe-Rousse (le dieu Thôr) a été plus secourable que votre Christ. Voilà ce que j'ai obtenu pour le poëme que j'ai débité en l'honneur de Thôr, mon protecteur (2), qui m'a rarement fait défaut ! » A ce récit, ils rejetèrent à l'eau tout le reste de la baleine et ils se remirent à la grâce de Dieu. Le temps redevint alors meilleur ; il fut possible d'aller à la pêche et les vivres ne

(1) Cette prédiction sans doute faite après coup ne se réalisa pas seulement dans les temps anciens, où les descendants de Thorfinn Karlsefni et de Gudhridhe et de leur fils Snorré, le premier blanc connu qui soit né en Amérique (1008), occupèrent les plus hauts postes ecclésiastiques et civils de l'Islande, mais aussi dans ces derniers siècles où la même famille, qui subsiste encore, compta parmi ses membres des évêques, des jurisconsultes, des ambassadeurs, des savants, comme Finn Magnusen, Birger Thorlacius, Grim Thorkelin, et un illustre sculpteur, Thorvaldsen (Voy. *Ant. Amer.* tableaux généraux, 8 et 9.)

(2) *Thôrhall* signifie dévoué à Thôr.

manquèrent plus ; car il y avait du gibier sur terre, des œufs dans l'île et du poisson dans la mer (1).

Gudhridhe n'était pas moins pieuse, on l'a vu par le soin qu'elle eut de donner une sépulture chrétienne à son premier mari et à ses compagnons de voyage ; mais, élevée dans le paganisme, elle en avait conservé quelques réminiscences qu'elle ne se rappelait toutefois qu'à contre-cœur. C'est ainsi qu'elle figura, bien malgré elle, dans une scène de magie dont la *Saga de Thorfinn Karlsefni* a fait un tableau achevé qui mérite d'être placé sous les yeux du lecteur. Le père de Gudhridhe, Thorbjœrn, après s'être ruiné par la somptuosité de son train de vie, vendit son domaine en Islande et alla rejoindre dans le Grœnland son ami Eirik Raudhé, La traversée fut mauvaise ; il réussit pourtant à gagner Herjúlfsnes, au commencement de l'hiver, et il fut bien accueilli par Thorkell, le principal propriétaire de la localité. Malheureusement une grande disette affligeait le pays, la pêche ayant été peu fructueuse. Il y avait dans les environs une femme nommée Thorbjarge qui disait la bonne aventure et que l'on appelait la petite *vælva* (sibylle), seule survivante de neuf sœurs qui toutes avaient fait le même métier. C'était son habitude d'aller pendant l'hiver de festin en festin, chez ceux qui désiraient l'interroger sur leur destinée ou sur les futurs événements de l'année. Comme Thorkell était l'homme le plus important de l'endroit, c'était à lui surtout qu'il appartenait de s'informer quand cesserait la disette. Il invita donc la devineresse et la traita bien, comme avaient l'habitude de le faire ceux qui recouraient à elle. On lui prépara un siège élevé sur lequel on plaça un coussin rempli de plumes de poules. Lorsqu'elle arriva le soir, en compagnie de l'homme qui était allé la chercher, elle était ainsi accoutrée : par-dessus, un manteau bleu retenu par des cordons et parsemé de pierreries en haut de la poitrine ; au cou, des perles de verre ; sur la tête, une

(1) *Saga de Thorfinn Karlsefni*, ch. 7 dans *Grœnl. hist. Mind.* I, p. 444-6 et *Ant. Amer.* 144-3, 173-6.

coiffure de peau d'agneau noir fourrée, à l'intérieur, de peau de chat blanc; à la main, une canne à pommeau revêtu de cuivre jaune et orné de pierreries au sommet; à la ceinture de l'amadou pendait un grand sac de cuir, où elle serrait l'attrail magique dont elle avait besoin pour ses divinations; aux pieds, des chaussures de peau de veau non pelé, dont les longues courroies avaient à leurs extrémités de gros boutons d'étain; aux mains, des gants de peau de chat, dont le poil blanc était tourné à l'intérieur. Lorsqu'elle entra, tous les assistants se crurent tenus de lui adresser des compliments qu'elle accueillit suivant que chacun lui plaisait. Le maître de la maison, Thorkell, la prit par la main pour la conduire au siège élevé qui lui était destiné, et il la pria de jeter les yeux sur ses gens, ses troupeaux et sa demeure. Elle parlait peu. Le soir les tables furent servies et voici les mets qui avaient été préparés pour elle : de la bouillie au lait de chèvre et les cœurs de tous les animaux que l'on avait pu se procurer. Elle avait une cuiller de laiton et un couteau de bronze à manche de dent de morse, garni de deux viroles et dont la pointe était cassée. Lorsque l'on eut desservi, Thorkell demanda à la sibylle si elle était satisfaite, si la maison et les manières des gens étaient de son goût, quand serait-elle en état de voir ce qu'il lui avait demandé et ce que tous étaient désireux de connaître. Elle répondit qu'elle ne pourrait le dire que le matin, après avoir dormi. Le lendemain, à l'approche de la nuit, on fit les préparatifs pour la séance de magie. Elle réclama des femmes pour chanter les *évocations d'esprits gardiens* (*vardhlökkur*); comme il ne s'en présenta pas, on s'enquit si quelque personne de la maison les savait. « Je ne suis ni magicienne ni sibylle, dit Gudhríðe, mais ma nourrice Halldíse m'a appris en Islande un chant qu'elle appelait *vardhlökkur*. » — « Tu es bien heureuse, » remarqua Thorkell. — « Mais ce chant est de telle sorte, reprit-elle, que je ne puis être d'aucun secours ici, parce que je suis chrétienne. » — « Pourtant, dit la vœlva, tu pourrais bien rendre ce service à l'assemblée et tu n'en vaudrais pas moins après qu'avant. Je m'en remets à Thorkell pour qu'il me procure ce dont j'ai

besoin. » — Le maître de la maison insista tellement auprès de Gudhridhe qu'elle promit de faire comme il désirait. Les femmes se placèrent en cercle autour de l'estrade, sur laquelle Thorbjarge était assise, et Gudhridhe chanta si bien, que les auditeurs dirent n'avoir jamais entendu plus belle voix. La divineresse la remercia et ajouta : « Ce poème a été si agréablement chanté qu'il a plu aux esprits et en a attiré un grand nombre qui voulaient se séparer de nous et nous refuser leur concours. Maintenant, beaucoup de choses qui m'étaient cachées, ainsi qu'à d'autres, me sont devenues claires. Je puis te dire Thorkell que la disette ne durera pas plus longtemps que l'hiver et qu'une amélioration se produira au printemps; l'épidémie qui a régné ici disparaîtra plus tôt qu'on ne s'y attend. Mais toi, Gudhridhe, je veux te récompenser de suite de l'assistance que tu nous as prêtée, car ton avenir m'est dévoilé. Tu feras le plus beau mariage dans le Grœnland, mais il ne te procurera pas un long bonheur, car tes voies se dirigent vers l'Islande où tu seras la souche d'une race grande et bonne; ta postérité est entourée d'une auréole trop brillante pour que je la distingue nettement. Sois heureuse et prospère, ma fille ! » Ensuite les assistants s'approchèrent de la divineresse pour l'interroger, chacun sur ce qu'il désirait savoir. Elle fit de bonnes réponses et ne se trompa guère dans ses prédictions; puis elle se rendit dans une maison où on l'avait priée d'aller. On envoya alors chercher le père de Gudhridhe, Thorbjœrn, qui n'avait pas voulu rester à la maison pendant ces pratiques de magie. Le temps devint bientôt meilleur comme Thorbjarge l'avait annoncé (1).

Bien que ces superstitions se soient perpétuées fort longtemps, on voit qu'elles étaient déjà condamnées par les vrais chrétiens. Mais tout le monde scandinave était encore imprégné de paganisme, dont les traces subsistaient même chez ceux qui n'en faisaient aucun cas. Une grœnlandaise de

(1) *Saga de Thorfinn Karlsefni*, ch. 3 dans *Grœnl. hist. Mind.*, I, 372-380 et *Ant. Amer.* 104-113.

l'Eiriksfiærðh, qui avait recueilli et soigné avec dévouement, pendant une longue maladie (1025), le célèbre Thormôdh Kolbrúnarskáld, poète du roi S'-Olaf, possédait un grand siège sur le dos duquel était sculptée une figure du dieu Thôr, de grande dimension. On le lui reprocha comme un indice d'idolâtrie ; mais elle s'en excusa avec beaucoup d'à-propos dans la réponse suivante : « Si je vais rarement à l'église pour entendre les prédications des clercs, c'est que j'en suis fort éloignée et que nous sommes peu nombreux à la maison ; mais lorsque je regarde cette image de Thôr, faite de bois et que je puis brûler quand je voudrai, combien me semble plus grand celui qui a créé le ciel, la terre et toutes les choses visibles et invisibles, celui qui a donné la vie à toutes les créatures et auquel aucun homme ne peut résister ! (1) »

C'est cette force irrésistible du Christ, qui paraît avoir fait le plus d'impression sur les payens du Nord ; ils lui attribuaient la prospérité des peuples chrétiens et ils étaient bien aises de se mettre sous la sauvegarde d'un protecteur si puissant ; aussi l'efficacité de la prière et l'intercession des saints étaient-elles au nombre des dogmes religieux auxquels ils croyaient avec le plus de conviction. Nous avons vu que, pendant son expédition en Vinland, Thorfinn Karlsefni fit des vœux pour la cessation de la famine. C'est aussi le Christ qu'invoqua le poète islandais Helgé, dans une tempête (1017), qui poussa son navire sur les côtes du Grœnland, dont il devint plus tard préteur ou justicier : un de ses compagnons proposait que les voyageurs s'entretussent pour se soustraire aux souffrances de la faim et sans doute aussi pour être admis à la Valhalle, le paradis des anciens Scandinaves, où ne pouvaient entrer que les guerriers morts en combat-tant. « C'est folie, répondit Helgé, que de se battre entre Chrétiens ; demandons qu'il nous soit fait grâce et confions nous au vrai Dieu. Invoquons mentalement le Christ dans les périls de la tempête et de la navigation. » Le secours vint, car le vent se calma et les flots s'apaisèrent, ajoute la

(1) *Fostbræðhra-Saga*, dans *Grœnl. hist. Mind.*, II, p. 366, 372.

chronique rimée qui porte le nom de ce personnage (1). Antérieurement, pour expier un amour illégitime, Helgé s'était joint à une troupe de pèlerins norvégiens, avait macéré son corps, s'était abstenu de vin et de chair et s'était mis au pain et à l'eau; il se rendit à Rome (1015), obtint du souverain pontife lui-même l'absolution de ses péchés et recouvra la paix de l'âme qu'il avait perdue (2). Une femme grœnlandaise, à laquelle il était fiancé et qui avait éprouvé de grands revers, voulut chercher des consolations dans la foi des Chrétiens. Elle n'était donc pas encore baptisée en 1018 (3); elle pria le poète de lui enseigner le *Credo* et de lui apprendre à se signer. Mais comme la maladie empêchait Helgé de parler, elle lui plaça entre les dents une feuille très-fine sur laquelle était écrit le nom du Sauveur. La couleur du malade changea aussitôt, son délire cessa et il put exposer les doctrines chrétiennes à cette néophyte zélée (4).

Les traits que nous venons de recueillir et de rapporter dans tous leurs détails, peignent l'état moral des Grœnlandais dans les premiers temps de la propagation de l'Évangile. Ils étaient sans doute intrépides ces navigateurs qui traversaient sans boussole l'immense Océan, et bien décidés, ces colons qui étaient allés chercher une nouvelle patrie aux extrémités du monde; mais les phénomènes étranges qui se passaient sous leurs yeux, les frappaient souvent de terreur; ils se sentaient faibles au milieu des monstres réels ou imaginaires qui peuplaient les mers, et se trouvaient petits en comparaison des glaciers qui surplombaient leurs demeures;

(1) Il est vrai que ce poème ne remonte guère au-delà du XV^e siècle; mais le versificateur nous apprend qu'il suivait un poème composé antérieurement par Hallar-Setin ou Stein Herdisarson, sans doute originaire de Halle dans la Myra-Sysla, comme Helgé, et certainement contemporain de celui-ci (Chant II, str. 63; ch. VI, str. 59. — Cfr. *Grœnl. hist. Mind.* II, p. 420-4, 436-9, 479, 559).

(2) *Rimur af Skáld Helga*, chant III, str. 29-35; ch. IV, str. 39, dans *Grœnl. hist. Mindesm.* II, p. 488-490, 506.

(3) *Rimur af Skáld Helga*, ch. V, str. 14-15, dans *Grœnl. hist. Mind.*, II, 440, 515.

(4) *Rimur af Skáld Helga*, ch. V, str. 15-18, dans *Grœnl. hist. Mind.* II, 514.

lorsque les éléments semblaient parfois se conjurer pour leur perte, ils comprenaient leur impuissance à résister aux forces de la nature. Ils éprouvaient d'autant plus vivement le besoin de recourir à un protecteur céleste qui promettait libéralement son appui à tous les hommes de bonne volonté. Ils croyaient fermement que le Christ était plus fort que leurs anciens dieux ; ils n'avaient pourtant pas encore renoncé à ceux-ci et, s'ils ne pouvaient plus les mettre à la première place, ils inclinaient néanmoins à les maintenir au rang des êtres surnaturels, mais ils ne les avaient pas encore transformés en mauvais esprits, comme on le fit plus tard. Les sciences occultes qui étaient prohibées par la nouvelle religion, mais qui avait encore tant d'empire sur l'esprit du peuple, le rattachaient aux vieilles superstitions. Si les semences répandues par les premiers missionnaires dans le sol grénlandais avaient bien germé, elles n'étaient pas sans mélange de mauvaises herbes. Il importait d'extirper celles-ci pour qu'elles ne prissent pas le dessus et de cultiver les bonnes graines, si l'on voulait qu'elles jetassent de profondes racines et qu'elles donnassent de bons fruits. Tant que le zèle de la propagande exciterait les missionnaires, il serait facile de pourvoir aux besoins du culte et de l'enseignement ; mais lorsque la première ferveur se serait ralentie, que l'attrait de la nouveauté n'existerait plus, que le climat rigoureux, la pauvreté de la nature, la dureté du genre de vie, détourneraient les ecclésiastiques étrangers de se porter vers cette lointaine colonie, il était à craindre que les pasteurs ne vinssent à manquer, si l'on n'en formait dans le pays même. De là, l'idée d'y envoyer un évêque, idée que le métropolitain du Nord réalisa une vingtaine d'années seulement après les premières prédications. Le Grénland n'offrait certainement pas alors des éléments suffisants pour la constitution d'un diocèse ; deux cents ans plus tard, alors qu'il était à l'apogée de sa prospérité, il ne correspondait qu'au tiers d'un évêché ordinaire, comme le faisait remarquer un auteur norvégien (1). Aussi, pendant plus d'un siècle encore,

(1) *Konungs-Skuggsjä*, dans *Grænl. hist. Mind.* III, 330-2.

les Grœnlandais dûrent-ils se contenter d'évêques de passage, car on peut appeler ainsi les prélats qui les visitaient, lors même qu'ils auraient résidé plusieurs années de suite dans le pays. C'est seulement en 1124 que, les habitants s'étant cotisés pour l'entretien d'un évêque, le siège de Gardhs fut pourvu d'un titulaire qui ouvrit, pour toute la durée du catholicisme dans le Nord, la série ininterrompue des évêques de Grœnland. Il n'avait pas fallu moins de cent ans pour atteindre ce but d'une si grande importance pour la chrétienté du nouveau monde.

Tantæ molis erat Gardensem condere sedem !

Nous avons passé en revue les origines de cet évêché, voyons maintenant comment il fut fondé. On ne connaît que de nom le premier personnage qui porte le titre d'*évêque des Grœnlandais* (Grœnlendinga Biskup); il s'appelait Olaf. Dans les additions au *Landnámabók* qui se trouvent dans le *Livre de Skardhsá*(1), il est cité parmi les évêques étrangers qui visitèrent l'Islande. Comme il est mentionné le troisième, entre Bernard qui quitta cette île probablement en 1021, et entre Kôl qui n'y arriva guère qu'en 1025, c'est dans le premier quart du XI^e siècle que doit se placer son séjour en Islande. Peut-être, comme plusieurs de ses successeurs, fut-il forcé par les vents contraires de s'y arrêter, en se rendant dans son diocèse. L'historien P. A. Munch conjecture qu'il était sur le vaisseau de Thôrarin Nefjûlfsson que le roi S'-Olaf chargea de transporter en Grœnland le roi des *Upplands* (hauts plateaux de la Norvège), Hrærek, qui n'avait pas voulu reconnaître l'autorité d'Olaf ni se convertir au Christianisme. Thôrarin fut poussé en Islande par une tempête et cet événement arriva, selon P. A. Munch, en 1018 (2); selon les auteurs des *Monuments historiques du Grœnland*, en 1020 (3). Ces derniers n'ont pas placé Olaf en tête de leur liste d'évêques (4); c'est qu'ils le confondent avec un second

(1) A la suite de *Landnámabók*, app. I, dans *Islandinga Sægur*, edit. de la Soc. R. des Antiquaires du Nord, I. Copenhague 1843, in-8°, p. 331-2.

(2) *Det norske Folks Historie*, 1^{re} div., 2^e part., Christiania, 1855, p. 211.

(3) *Grœnl. hist. Mind.*, II, 239.

(4) *Ibid.* III, 896-7.

Olaf (1), qui en effet partit d'Islande en 1265, dans l'été qui suivit la mort du roi Håkon; mais rien ne les y autorisait, car il est impossible de prouver que la liste précitée des évêques étrangers ne soit pas dressée dans un ordre rigoureusement chronologique; or Olaf y est placé avant Arnald (1124-1150), Jôn II, qui occupa le siège de Gardhs de 1188 à 1209 et qui alla deux fois en Islande, enfin Helgé (1212-1230). Celui-ci clôt ladite liste, où ne figure pas Olaf II, sans doute parce qu'il n'était pas en fonctions. — Aucun Olaf n'est porté sur la liste des évêques étrangers dressée par Aré frodhé dans l'*Islendingabók* (livre des Islandais) (2): il n'en faudrait pas conclure que les additions du *Livre de Skarðhsá* soient erronées ou que Aré ait eu tort de passer sous silence ces illustres visiteurs, car ces omissions peuvent se justifier de différentes façons: d'abord pour Jôn et Helgé, elles tiennent à ce que ces prélats ont visité l'Islande longtemps après la mort d'Aré; quant à Arnald, qui était contemporain de ce chronologiste, son séjour en Islande qui est signalé par plusieurs documents, ne pouvait être ignoré d'un historien si bien informé; celui-ci n'en a pourtant pas parlé, mais c'est qu'évidemment il se bornait à citer les évêques qui avaient fait des visites officielles dans l'île, avant qu'elle fût constituée en diocèse, laissant de côté ceux qui s'y étaient arrêtés accidentellement.

Nous ne voyons donc aucun motif de nier l'existence d'un Olaf Grænlandingabiskup au commencement du XI^e siècle; en tous cas l'unique titre qu'il y ait en sa faveur est bien moins discutable que ceux d'un certain Adalbert ou Albert que les auteurs des monuments historiques du Grænland lui substituent sur leur liste. Il est vrai qu'Adam de Brème, après avoir parlé de délégués de l'Islande, du Grænland et des Orcades qui avaient sollicité de l'archevêque de Hambourg l'envoi de prédicateurs dans ces pays, dit que cette demande fut octroyée (3); plus loin, il cite les évêques

(1) *Ibid.* II, 786.

(2) Ch. 7, édit. de 1843 dans *Islendinga Sægur*, p. 13.

(3) Inter quos Islani, Gronlani et Orchadum legati venerunt, petentes ut eis predicatorum dirigeret, quod et fecit (*Hist. Eccl. Hammab.* L. III, ch. 26,

nommés et il ajoute : l'archevêque « préposa en outre un certain Turolf aux Orcades et un autre nommé Adalbert (1). » Du contexte, il semblerait résulter qu'Adalbert avait à administrer les Orcades, conjointement avec Thurolf (Thòrulf); les auteurs des *Monuments du Grœnland* objectent que les Orcades n'ont jamais fait deux évêchés, et, comme une vieille scholie porte que le vicaire de l'archevêque de Hambourg envoya un certain Albert avec l'évêque Meinhart tant dans la Nordmannie (Norvège) que dans les îles de l'Océan, ils supposent que le Grœnland était compris sous cette dernière dénomination, et ils assimilent Albert avec Adalbert. Dans cette hypothèse, ils s'appuient sur l'historien suédois J. Messenius (2), qui rapporte, sous l'année 1055, que l'archevêque Adalbert de Hambourg envoya en Islande l'évêque Jean, écossais de nation ; en Grœnland, Albert, et aux Orcades, Thurolph. Mais la source de Messenius n'est pas connue et, à lui seul, il n'est pas une autorité suffisante, puisqu'il écrivait au commencement du XVII^e siècle. Il peut avoir procédé par induction, comme ont fait les auteurs des *Monuments du Grœnland* (3).

D'après Adam de Brème, Isleph (Isleif), nommé évêque d'Islande, à la sollicitation de ses compatriotes (1056), fut chargé par l'archevêque de porter ses lettres et ses saluts au peuple d'Islande et de Grœnland (4). Or il serait bien surprenant que cette dernière mission lui eût été confiée, s'il était vrai que l'archevêque eût sacré en même temps un

dans *Grœnl. hist. Mind.* III, 412). — Inter quos extremi venerant Islani, Gronlani, Gothorumque et Orchadum legati, petentes ut illuc prædicatores dirigeret quod et statim fecit (*Hist. Eccl. Hammab.* L. IV., ch. 42, dans *Grœnl. hist. Mind.*, III, 414.)

(1) Præterea Turolfum quemdam posuit ad Orchadas et alium quemdam Adalbertum (*Hist. Eccl. Hammab.* L. III, ch. 70)

(2) *Scondia illustrata*, éditée par Peringskjöld, Stockholm, 1700-1705, II, 86.

(3) *Grœnl. hist. Mindesm.*, III, 423-4.

(4) Itaque petentibus illis ordinavit quemdam sanctissimum virum Isleph... per quem transmisit archiepiscopus suos apices populo Islanorum et Gronlandorum, venerabiliter eorum salutans ecclesias, pollicens ei propediem se venturum usque ad illos ut gaudio similiter pleno fruantur (*De situ Daniæ*, ch. 36).

autre évêque de Grœnland, Adalbert ou Albert. Ce tiers d'évêché aurait donc eu deux titulaires à la fois ; c'est fort invraisemblable, beaucoup plus que ne le serait la division des Orcades en deux diocèses, car on pourrait fort bien étendre le nom de ces îles au groupe méridional ou Sudhreys (Hébrides) qui appartenaient depuis 1035 à Thorfinn Sigurdharson, jarl des Orcades, et qui ne se séparèrent de celles-ci qu'après 1075 (1). Or les possessions insulaires de Thorfinn formaient le *diocesis Orcadensis* (Orcades et Shetlands) et le *diocesis Sodorensis* (Hébrides). Il est possible que, les Orcades propres ayant été attribuées à Thôrûlf, les Sudhreys l'aient été à Adalbert, mais qu'aucun d'eux n'ait pu se faire reconnaître ; ces îles relevaient déjà de l'archevêque d'York et l'empiétement de celui de Hambourg n'était fondé que sur les conquêtes des Scandinaves, conquêtes essentiellement politiques et sans aucun caractère religieux. P. A. Munch incline à croire qu'Adalbert fut plus tard placé en Norvège et il l'assimile avec un évêque de ce nom qui occupa le siège de Nidharôs ou Throndhjem, après Sigurdh de Glastonbury (2). De même, Thurolf n'ayant pu exercer ses fonctions dans les Hébrides, en a sans doute accepté d'analogues en Norvège, et il pourrait bien être identique avec Thôrûlf, qui succéda à Asgaut sur le siège d'Oslo (3).

Mais il faut l'avouer, tout ce qui concerne l'évêque Adalbert ou Albert, aussi bien ce que nous venons de dire que ce qui a été dit par nos prédécesseurs, est purement conjectural ; on ne risquerait guère à rayer de la liste des évêques du Grœnland ce titulaire hypothétique. En tout cas, il ne pourrait avoir été qu'un évêque ambulant. Car, écrivait Adam de Brême en 1075, « la Norvège et la Suède, par suite du récent établissement du Christianisme, n'ont pas encore d'évêchés bien nettement délimités ; mais les évêques y sont nommés

(1) P. A. Munch, *Det norske Folks Historie*, 1^{re} div., part. I, T. II, 857-8 ; part. II, 405-9.

(2) Id. *Ibid.*, part. II, 420.

(3) Id. *Ibid.*, part. II, 217, 420.

par le roi et la nation; ils édifient ensemble l'Eglise, voyageant à travers le pays et cherchant à gagner pour le Christianisme autant d'âmes que possible; et, tant qu'ils vivent, ils administrent de concert sans jalousie (1). » Bien qu'ils résidassent de préférence dans quelque ville importante, ils n'avaient pas de siège fixe, par suite pas de cathédrale; la première qui ait été bâtie en Norvège est celle de Nidharðs, commencée en 1075 (2). Il n'est pas étonnant que le Grœnland n'ait pas possédé alors une institution dont la mère patrie était encore privée. L'archevêque Adalbert de Hambourg (1045-1072) voulait, paraît-il, visiter en personne les Orcades, l'Islande, le Grœnland (3), et, à son lit de mort, il regrettait de ne pas terminer ses jours dans le pays des Vikings, en Suède ou en Islande (4). Le roi de Danemark, Svein Astridharson, l'avait détourné de ces entreprises aventureuses, en lui représentant qu'il valait mieux confier le soin de convertir les peuples barbares à des hommes familiarisés avec leurs langues et leurs mœurs (5). Le primat du Nord se borna donc à déléguer ses pouvoirs sur le Grœnland au célèbre Isleif, le premier évêque sédentaire de l'Islande (6). Nous ignorons d'ailleurs quand, comment et si même celui-ci s'acquitta de cette mission. C'est au temps de l'archevêque Adalbert que l'église de Grœnland est mentionnée pour la première fois dans un document dont l'original nous a été conservé; il s'agit de l'acte par lequel le pape Saint-Léon IX confirma les pouvoirs du métropolitain de Hambourg sur les peuples du Nord (7) et le droit de

(1) *Hist. Eccl. Hammab.* L. IV, ch. 33.

(2) P. A. Munch, *Det norske Folks Hist.*, 1^{re} div., 2^e part., 202, 422, 425.

(3) Voy. plus haut le passage concernant Isleif et *Hist. Eccl. Hammab.* L. IV, ch. 44.

(4) *Hist. Eccl. Hammab.*, L. III, ch. 69.

(5) *Grœnl. hist. Mindesm.*, III, 419-20; — P. A. Munch, *Det norske Folks Hist.*, 1^{re} div., 2^e part., 415.

(6) *De situ Daniæ*, ch. 36.

(7) Leo episcopus, servus servorum Dei, dilecto confratri nostro Adelberto, venerabili archiepiscopo Hammaburgensis ecclesiæ, tibi tuisque successoribus in perpetuum..... Apostolica auctoritate concedimus et confirmamus, cum

sacrer les évêques de sa juridiction (1). Cette bulle est datée du 8 des ides de janvier, année IV du pontificat de Saint-Léon IX, indiction VI, ce qui correspond au 6 janvier 1053. L'original sur parchemin se trouve aux archives de Hannovre. Les auteurs des *Monuments historiques du Groenland* n'ont pas connu cette pièce si intéressante pour notre sujet, mais ils reproduisent la bulle (2) par laquelle le pape Victor II, tout en confirmant, dans les mêmes termes et dans la même étendue de territoire, la juridiction des archevêques de Hambourg, ne parle pas du droit de sacrer les évêques (3).

Il était dit dans ces documents que les privilèges accordés aux métropolitains de Hambourg, l'étaient à perpétuité et inviolablement (4), ce qui n'empêcha pas le pape Pascal II d'y faire brèche par l'érection d'un siège métropolitain à Lund (Skanie) (5), en faveur d'Ascer ou Auzsor (6).

omnibus generaliter atque specialiter ad eundem prefatum archiepiscopatum vestrum pertinentibus, scilicet omnia que vestri antecessores suis laboribus adquisierunt, vel etiam amore aeternae patrie ibi a chresticolarum fidelibus largita sunt vel largiuntur cum illis etiam, qui hoc tempore ad Christi conversi sunt fidem, protegente Dei gratia videlicet episcopos in omnibus gentibus Sueonum seu Danorum, Norvechorum, Island, Scridevinnum, Gronlant et universarum septentrionalium nationum nec non etiam in illis partibus Sclavorum, quæ sunt a flumine Pene usque ad fluvium Egidore, ita ut sub tua tuorumque successorum, Ammaburgeusis ecclesie archiepiscoporum, maneant potestate, vel quicquid tuo tuorumque successorum certamine, divinâ favente gratiâ, ab errore perfidie sive hominum sive locorum ad religionem christianam adquiri potest, tibi tuisque successoribus perpetualiter tenendum inviolabiliterque tenere censemus. (*Traité de la Suède*, édités par O. S. Rydberg, I, p. 56-7).

(1) Igitur juxta suprascriptum tenorem concedimus tibi et per te tuis successoribus in perpetuum licentiam ordinandi episcopos infra diocesim seu provinciam vestram vel certe per provincias gentium supradictarum, quas-cumque ad ovile Christi tam per vos quam per nuntios vestros adducere, proveniente et subsequente divinâ gratia, volueritis. (*Traité de la Suède*, éd. par Rydberg, I, p. 58).

(2) *Grœnl. hist. Mind.*, III, 74-76; — Rydberg, *Traité de la Suède*, I, 60-61.

(3) Ce dernier document est daté du 4 des Calendes de Novembre, année Ire du pontificat de Victor II, indiction 8, ce qui correspond au 29 octobre 1055.

(4) Voy. plus haut.

(5) Rydberg, *Traité de la Suède*, I, 61.

(6) Ce nom s'écrivit aussi *Øzsur* et *Øzsur*, en islandais; il est orthographié *Ascerus* et *Atzerus* dans certaines bulles. (Voy. un mém. de M. A. O. Freu-

Malheureusement, comme le titre de fondation du nouvel archevêché est perdu, on ne sait ni exactement la date (probablement 1103, puisque Ascer reçut le pallium en 1104), ni l'étendue de sa juridiction. Mais, dès 1123, le pape Calixte II restitua au métropolitain de Hambourg ses anciens privilèges (1); en 1133, le pape Innocent II ne reconnaissait plus à Ascer que la qualité d'évêque de Lund et lui ordonnait d'obéir à l'archevêque de Hambourg comme à son métropolitain (2). Il y eut donc pendant quelque temps, entre les deux prélats, allemand et danois, un conflit d'attributions qui fut réglé pour la Norvège et ses colonies, en 1152, par l'érection du siège métropolitain de Nidharðs ou Thronðhem, ayant dix suffragants et entre autres l'évêque de Grœnland (3).

Cette confusion de pouvoirs, jointe à l'absence de documents, ne nous permet pas de dire exactement par qui fut sacré l'évêque de Grœnland, Eirik Gnúpsson, contemporain d'Ascer. Mais comme le nouveau métropolitain n'était investi du pallium que depuis huit ans, et que Pascal II qui l'avait promu en dignité vivait encore, il n'est pas probable que les pouvoirs d'Ascer aient été dès lors contestés et il y a tout lieu de croire qu'Eirik, comme Arnald son successeur, fut sacré à Lund. Les *Annales du préteur* (Lægmanns Annáll), nous apprennent qu'Eirik partit, sans doute pour son diocèse en 1112 (4); les annales du *Flateyjarbók* (5) placent cet événement entre l'entrée de Saint-Bernard en religion (1113) et la mort de Magnûs, jarl des Orcades, et du roi de Norvège, Olaf Magnûsson (1115); mais ni les unes, ni les autres ne disent où et quand il fut sacré. Le compilateur des *Annales*

denthal, *Sur les noms d'hommes et de femmes dans le Nyland*, dans *Finska Fornminnesföreningens Tidskrift*, II, Helsingfors, 1877, gr. in-8°, p. 6).

(1) Rydberg, *Traité de la Suède*, I, 65.

(2) Bulle reprod. par O. S. Rydberg, *Ibid.* I, p. 66 7 : extrait dans *Grœnlands hist. Mind.*, III, 78-9.

(3) P. A. Munch, *Det norske Folks Hist.* 1^{re} div., 2^e part., p. 865-7.

(4) *Grœnl. hist. III, Mind.*, 6.

(5) Edit. de Christiania, III, p. 514.

d'Oddé (1) prétend que ce fut en 1121, en quoi il est en contradiction avec les deux précédentes; il qualifie Eirik de premier évêque du Grœnland, mais il n'a pas grande autorité, son travail n'étant conservé que dans une mauvaise copie sur papier et n'étant confirmé, seulement en apparence, que par la *Rimbegla*. Cette sorte d'encyclopédie des sciences mathématiques, naturelles, historiques et géographiques, en vieux norrois, composée vers 1300 (2), place Eirik en tête des évêques de Gardhs (3), ce qui veut bien dire qu'il a le premier résidé en cette localité, mais non pas qu'il ait été le premier évêque de Grœnland. Les *Annales du préteur* et celles d'un anonyme qui s'arrêtent en 1427 (4), attribuent à Eirik le surnom d'*Upsé* qui désigne une sorte de poisson, le *gadus virescens*; il est assez probable que leurs auteurs ont mal lu le nom patronymique de ce prélat, Gnûps-son (fils de Gnûp). Car nous connaissons non seulement le nom de son père, mais encore ceux de ses ancêtres, depuis et même avant leur immigration en Islande. D'après les généalogies contenues dans le *Landnámabók* (5) et résumées dans le tableau VI des *Antiquitates americanæ*, Eirik était issu d'une très-ancienne famille de chefs norvégiens qui était établie en Islande depuis six à sept générations, après avoir passé quelque temps dans les Hébrides. Il comptait parmi ses ancêtres Ærlyg l'ancien, dont il a été question et qui rendait un culte particulier à Saint-Columba; peut-être cette origine et ces souvenirs expliquent-ils son intérêt pour le Nouveau Monde, où des disciples du même saint avaient été les premiers à prêcher le Christianisme. Voulait-il retrouver

(1) *Grœnl. hist. Mind.*, III, 6; — *Ant. Amer.*, p. 262.

(2) R. Keyser, p. 558, 560, 567-8 de *Nordmændenes Videnskabelighed og Litteratur i Middelalderen*, Christiania, 1866, in-8°, (formant le T. I de ses *Efterladte Skrifter*).

(3) P. 320 de l'édition publiée par Stephan Bjarnarson. Copenhague 1801, in 4°. — Cfr. *Grœnl. hist. Mind.*, III, 896.

(4) *Grœnl. hist. Mind.* III, 6; — *Ant. Amer.* 262.

(5) Aré frodhé le premier rédacteur de cet ouvrage descendait des mêmes ancêtres norvégiens que l'évêque Eirik. — *Landnámabók*, part. I, ch. 14. édit. de 1843 dans *Islendinga Sægur*, p. 46.

leurs descendants quand « il partit pour le Vinland, » en 1121? On l'ignore, car c'est à cette brève mention que se bornent toutes nos notions sur ce voyage, dont les circonstances et l'issue restent complètement inconnues. Les Grønlandais furent-ils informés de sa mort ou était-il parti sans esprit de retour? Nos documents sont muets à cet égard, mais le fait est que, dès 1123, ses diocésains pensèrent à lui donner un successeur (1). La proposition en fut faite par

(1) Le récit fort circonstancié qui suit est tiré du second *Épisode des Grønlandais* (Grænlendinga tháttir) qui fait partie du *Flateyjarbók*. Pour le distinguer du premier qui est aussi nommé *Épisode d'Eirik Raudhé*, on l'a appelé *Épisode d'Einar Sokkason*, d'après son principal personnage. Il ne se trouve que dans un seul manuscrit, mais d'une haute valeur puisque sa provenance et sa date sont certaines. Nous savons en effet par certaines annotations des copistes et du plus ancien propriétaire de ce livre, Jón Hákonaarson (né en 1350 et qui vivait encore en 1398), que le corps du *Flateyjarbók* a été copié par deux ecclésiastiques Jón Thordarson et Magnús Thórhallsson, avant 1380; ils y ont fait des additions jusqu'en 1387; plus tard, vers la fin du XV^e siècle, un inconnu y inséra près de trois nouvelles feuilles. C'est Magnús Thórhallsson qui a transcrit l'épisode qui nous intéresse. (*Flateyjarbók*, préf., p. I-VI, XVIII-XXIII). Ce précieux manuscrit vint on ne sait comment en la possession de Jón Biarnarson, membre de la famille des Vestfirðlings (riverains des Vestfjörðs ou golfes occidentaux), qui habitait Flatey (île plate) dans le Breiðfjörðr, d'où le nom de *Flateyjarbók*. Puis il passa au fils de Jón, ensuite à son petit-fils Jón Finnson, qui en fit présent à l'évêque de Skálholt, Brynjúlf Sveinsson, qui l'envoya avec d'autres en 1662, au roi Frédéric III. Depuis il est conservé à la bibliothèque royale de Copenhague et porte le n^o 1005 in fol. de l'ancienne collection royale. Cet épisode offre donc toute l'authenticité désirable, d'autant plus que plusieurs des événements qu'il rapporte et des personnages dont il parle sont connus par d'autres sources. Il a été édité dans *Flateyjarbók. En Samling af norske Konge-Saager med indskudte mindre Fortællinger om Begivenhederne i og udenfor Norge, samt Annaler, udgivet efter offentlig Foranstaltning* (par MM. Gudbrand Vigfússon et G. R. Unger.) Christiania, 1860-68, 3 vol. in-8^o. T. III, p. 445-454. Le texte accompagné d'une traduction danoise se trouve aussi dans *Grønlands historiske Mindesmærker*. T. II, 1838, p. 689-719, avec introduction, p. 669-680 et notes, p. 718-724. Il a été paraphrasé en anglais par l'Islandais Thorleif Gudmundarson Repp, sous le titre de : *A Memoir of Einar Sockeson*, dans *Mémoires de la Société R. des Antiquaires du Nord*, 1840 1844, p. 81-400. Torfæus en avait donné, dans sa *Grønlandia antiqua*, Copenhague, 1766, in-8^o, p. 217-239, un extrait qui a été abrégé en allemand par Crantz dans son *Historie von Grønland*, 1765, I, 322-24, et en danois, par P. E. Müller dans sa *Sagabibliothek*. Copenhague, 1817, T. I, p. 288-290. Il n'a jamais été traduit ni même résumé en français. Les faits que nous empruntons au premier des six chapitres donneront un aperçu de l'abondance des détails que fournit cette intéressante narration.

un personnage nommé Sokké Thôrisson, qui était fort considéré et aimé, et qui paraît avoir été l'homme le plus influent du pays. Il habitait Brattahlidhe, l'ancienne résidence d'Eirik Raudhé, de Leif son fils, de Thorkell, son petit fils, du poète Helgé, tous *Lægmen* (justiciers ou préteurs) du Grœnland, dans le siècle qui suivit la découverte du pays. Nous savons aussi que, jusqu'au temps d'Ivar Bårdharson(1), les justiciers avaient coutume d'habiter une grande maison située non loin d'une église appelée *Leidhar kyrka* (église de l'assemblée). Comme Sokké, résidait au même lieu et qu'il était le plus grand personnage du Grœnland, on peut en induire qu'il était aussi le *løgmadhr* (préteur) de cette colonie. Cette conjecture n'est guère hasardée, puisque l'on sait qu'il convoqua un thing, qu'il y parla avec autorité (2) et qu'il était souvent élu pour diriger les délibérations du thing de Gardhs (3).

Sokké exposa à l'assemblée qu'il ne convenait pas que le pays restât plus longtemps sans évêque et qu'il voulait que tous les habitants se cotisassent pour l'érection d'un siège épiscopal. On voit par là que les précédents évêques n'avaient pas eu de revenus déterminés ni de siège fixe. Tous les propriétaires ayant adhéré à la proposition, Sokké chargea son fils de se rendre en Norvège et d'y faire les démarches nécessaires pour obtenir un évêque. Sans doute les Grœnlandais ne reconnaissaient pas encore la souveraineté du roi de Norvège, mais ils avaient conservé de bonnes relations avec le pays qui était la patrie de leurs premiers ancêtres connus ; leurs communications devaient être plus fréquentes avec la Norvège qu'avec l'Islande, puisque les Islandais, bien que plus rapprochés du Grœnland, s'y rendaient souvent en passant par la Norvège. Einar, qui était jeune encore, mais qui promettait beaucoup, accepta la mission qui lui était confiée et, pour se concilier la faveur des puissants avec qui

(1) Ivar, *Descrip. du Grœnland*, dans *Grœnl. hist. Mind.* III, p. 258, 263.

(2) 2^e Episode des Grœnlandais, ch. 4, dans *Grœnl. hist. Mind.* II, 680.

(3) *Id.*, ch. 5, dans *Id.*, II, 704.

il aurait à traiter, il emmena divers produits de sa patrie qui étaient fort recherchés à l'étranger, savoir : un ours et une grande quantité de dents et de peaux de morse (1).

A son arrivée en Norvège, Einar Sokkason alla trouver le roi qui était alors Sigurdh *Jörsalafaré* (le pèlerin à Jérusalem ou croisé), le seul survivant des trois fils de Magnùs Barföt qui avaient porté la couronne en même temps. Après s'être recommandé par des présents et avoir exposé le but de son voyage, il sollicita l'appui du monarque pour l'accomplissement de la mission dont il s'était chargé dans l'intérêt de son pays. Le roi reconnut en effet l'utilité de cette entreprise ; il fit donc venir un bon clerc nommé Arnald, qui convenait fort bien pour faire un pasteur, et il le pria d'accepter ces difficiles fonctions, pour l'amour de Dieu et par égard pour lui, ajoutant qu'il le recommanderait par des lettres scellées à l'archevêque Auzsur de Lund. Arnald fit des difficultés, d'abord parce qu'il se défiait de ses capacités, ensuite pour ne pas se séparer de ses parents et de ses amis, enfin parce qu'il craignait d'avoir à faire à une population peu maniable. « Mais plus tu auras à souffrir de la part des hommes, répliqua le roi, plus belle sera ta récompense dans l'autre monde. » — « Je ne voudrais pas me soustraire aux instances du roi, reprit Arnald ; mais je ne me laisserai nommer évêque que si Einar me fait le serment de maintenir et de défendre les droits du siège épiscopal et les bien donnés à Dieu, de punir les usurpateurs et d'être en tout le champion de l'église. » Le roi dit que c'était juste et Einar ne s'y refusa pas.

L'évêque désigné, s'étant rendu auprès de l'archevêque, lui dit ce qui l'amenait et lui remit les lettres du roi. Le métropolitain lui fit bon accueil, l'examina et, le jugeant capable de faire un évêque, il le sacra, puis il le congédia honorablement. L'affaire ainsi réglée, Einar témoigna sa gratitude au roi en lui offrant l'ours du Grœnland ; il reçut

(1) *Konungs-Skuggsjá* dans *Grœnl. hist. Mind.*, III, 320, 326, cfr. 382-3.

en retour des présents et des récompenses honorifiques, après quoi il se rembarqua pour son pays avec le nouvel évêque qui était de retour du Danemark. Les vents leurs furent contraires et ils durent se réfugier dans le port de Holltavatsôds, sous les monts Eyjafjalls, dans la partie méridionale de l'Islande. Ce port n'est qu'à 35 kilomètres au sud-est d'Oddé, le domaine patrimonial du prêtre Sæmund Sigfússon, le célèbre collecteur des chants eddaïques, qui alla trouver l'évêque et l'invita à passer l'hiver chez lui. Arnald accepta avec gratitude et, laissant Einar hiverner dans le Holltavat, il partit à cheval pour Oddé. On rapporte que pendant la traversée des Landeys ou îles continentales qui forment le delta du Thjòrsà, du Rångà et du Markarfljòt, il fit halte près d'une maison et s'assit dehors avec ses gens. Une femme qui tenait une carde sortit alors, et, s'adressant à l'un des voyageurs, lui dit : « veux-tu bien, puissant homme, fixer une des dents de mon peigne ? » Celui-ci répondit qu'il s'en chargeait et, tirant d'un havresac, un marteau à river, il fit la besogne à la satisfaction de la femme. C'était l'évêque lui-même qui était fort adroit. Le narrateur ajoute qu'il rapporte ce fait comme un exemple de la condescendance du prélat.

Avant de quitter l'Islande, Arnald se rendit à l'Althing, de sorte que cette année trois prélats assistèrent à l'assemblée nationale. Le fait était assez rare pour que les annalistes aient eu soin de le noter (1) ; seulement ils ne s'accordent pas sur la date, que les uns placent en 1123(2), d'autres en 1125(3),

(1) Le fragment sur parchemin des *Løgmanns Annáll* cite expressément Arnald, évêque des Grœulandais, avec Thorlak qui occupa en effet le siège de Skálholt, de 1118 à 1133, et Ketill qui succéda, en 1124, à l'évêque Jón, de Hóls. Tous les passages des Annales qui concernent Arnald sont reproduits dans *Grænlands hist. Mindesm.*, III, 6.

(2) Annales dont on ne possède plus qu'une copie sur papier, n° 411 in-4°, de la Coll. Arna-Magnæenne.

(3) *Flateyjarbók*, *Annales regii*, Annales copiées par ordre de l'évêque Thorlak Skúlason (410 in-4°, de la Coll. Arna-Magn.), copie sur papier d'Annales qui vont jusqu'en 1494, (n° 412, in-4°, de la Coll. Arna-Magn.), *Annales de Resen*, copie sur papier d'Annales, qui vont jusqu'en 1427, (n° 217, in-4°, de la Coll. Arna-Magn.)

mais la plupart en 1124 (1). Les auteurs des *Monuments historiques du Grœnland* ont adopté la chronologie suivante (2):

1123. Réunion d'un thing à Gardhs, proposition de Sokké et départ d'Einar pour la Norvège.

1124. Arnald est sacré à Lund.

1125. Départ pour le Grœnland, hivernage en Islande.

1126. Arnald assiste à l'Althing, puis se rend dans son diocèse.

Il débarqua dans l'Eiriksfiærðh, mais choisit pour siège épiscopal Gardhs dans l'Einarsfiærðh où avait déjà résidé son prédécesseur. On connaît plusieurs autres traits de sa vie et de son administration, mais nous les laissons de côté pour aujourd'hui, parce qu'ils ne rentrent pas dans notre sujet.

Nous nous étions proposé de rapporter tout ce que l'on sait des origines du Christianisme dans le Grœnland et des nombreuses tentatives faites pour doter ce pays d'un siège épiscopal. Le diocèse de Gardhs est maintenant fondé ; c'est désormais autour de ses évêques que se groupent tous les événements de l'histoire du catholicisme dans le Grœnland.



(1) Fragment de *Lægmanns-Annáll*.

(2) T. II, p. 676, cfr T. III, p. 903.

